

**ANDREA
BESCOND**

**KARIN
VIARD**

**CLOVIS
CORNILLAC**

**PIERRE
DELADONCHAMPS**

LES CHATOUILLES

UN FILM DE
ANDREA BESCOND ET ERIC METAYER



SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

GRÉGORY MONTEL - CAROLE FRANCK - GRINGE
AVEC LA PARTICIPATION DE **ARIANE ASCARIDE - CYRILLE MAIRESSE**

DURÉE DU FILM : 1H43

SORTIE LE 14 NOVEMBRE

DOSSIER DE PRESSE

DISTRIBUTION
UGC DISTRIBUTION
POUR ORANGE STUDIO DISTRIBUTION
24 avenue Charles-de-Gaule
92200 Neuilly-sur-Seine
Tél. , 01 46 40 86 89
sgarrido@ugc.fr

PRESSE
JOUR J COMMUNICATION
Michèle Sebbag
Tél. , 01 53 93 23 72
michelesebbag@jourjcommunication.fr
lucieraoult@jourjcommunication.fr

E-RP
DÉJÀ LE WEB
Paul Vincent
paul@agencedeja.com
Tél. , 06 35 43 15 92

MATÉRIEL TÉLÉCHARGEABLE SUR : WWW.UGCDISTRIBUTION.FR

apporter ?

Andréa : On voulait se détacher de la construction du spectacle, adopter des angles différents et développer notamment les «dommages collatéraux» : la manière dont une famille éclate ou encore la part de responsabilité et de culpabilité de chacun. Car c'est avant tout un film choral.

Eric : Plusieurs personnages du film n'existaient pas dans la pièce. Le père, par exemple, qui est un contrepoint de la mère. On voulait aussi parler d'une relation de couple qui a du mal à se construire car une personne victime de ce genre de violence considère qu'elle n'a pas accès à ce type de rapport amoureux.

Il s'agissait donc d'évoquer tout l'univers qui gravite autour d'Odette.

Andréa : On ne voulait surtout pas faire un film à charge : chacun a sa manière d'aborder les choses. Même la mère, qui lâche à sa fille «tu ne sais pas ce que j'ai vécu», est une victime. Elle s'est réfugiée dans le déni et elle s'est construit une armure. Et plutôt que de prendre sa fille dans les bras et de lui demander pardon, elle s'en détourne : elle souffre sans doute d'un traumatisme dont on ne connaît pas la nature. C'était également important de parler d'une victime résiliente – Odette – et d'une victime non résiliente – la sœur de Migué. Alors que le spectacle se focalisait quasi exclusivement sur Odette, le film adopte un point de vue plus large puisqu'il raconte aussi comment les personnages de son entourage prennent en charge, ou pas, sa souffrance et leur propre souffrance aussi.

Comment s'est articulée la construction dramaturgique entre les différentes temporalités et les passages de l'une à l'autre ?

Eric : Elle existait déjà dans la pièce. Même pour le film, on a travaillé l'écriture de manière très théâtrale : on ne s'est jamais posé la question, du moins dans la première version, si on était dans une forme cinématographique. Car on avait déjà de la fluidité dans le spectacle.

Andréa : C'était un hommage au puzzle de la mémoire traumatique. À partir du temps présent avec la psy, Odette se remémore des choses mais de manière chaotique, et c'est pour cela qu'on a différentes strates temporelles et qu'elle se retrouve parfois face à elle-même, face au vide.

Eric : Une des nouveautés du film, qui n'était pas dans la pièce, c'est que la psy incarne le regard du spectateur à qui on raconte une histoire. On embarque ainsi le spectateur

dans le passé et on joue même avec ces codes de narration puisque, dans certaines scènes – comme celle du chalet –, c'est la psy qui est très mal à l'aise et c'est Odette qui la reconforte !

Andréa : On est dans l'introspection, et on mêle le fantasme de libération de la parole au souvenir très crû, très réaliste. Ce sont des strates où Odette se réfugie dans la drogue ou dans la danse – et ce sont des moments où on vit à côté de soi.

En voyant le film, on a le sentiment que le viol répété d'Odette est comme étouffé par son milieu, par sa famille, par la peur des adultes d'affronter la vérité en face.

Andréa : Absolument. C'est l'emprise de l'adulte sur l'enfant, que ce soit l'emprise de l'agresseur ou l'emprise de la famille. On constate que les enfants ne parlent jamais de ce qu'ils ont subi par peur de faire du mal. Il y a aussi, ancrée en eux, la peur de l'adulte et la peur de désobéir : il faut être un bon enfant et rester sur des rails. Mais ces secrets sont un cadavre dans le placard. Et quand ils sont révélés, beaucoup de familles réagissent par le dégoût en disant «ce que tu racontes est sale». Pourtant, à présent, les gens n'ont plus honte et je me souviens même d'un directeur de théâtre qui m'a confié avoir été victime. Il faut amener aujourd'hui les enfants à s'exprimer.

Eric : Il faut parler avec ses enfants et les pousser à parler. Car quand un pédo-criminel se retrouve face à un gamin qui lui dit «pourquoi tu mets ma main là ?», il pourrait s'arrêter.

Andréa : Les adultes ont une responsabilité envers les enfants, et il faut qu'ils s'en convainquent. Le secret est le meilleur allié de la pédo-criminalité. Et le pédo-criminel s'en sert évidemment.

Pensez-vous que la passion d'Odette pour la danse soit salvatrice ?

Andréa : La danse, c'est son moyen d'expression et son instinct de survie. D'un point de vue artistique, la danse permettait à nos yeux de garder une certaine pudeur et d'exprimer la souffrance et la colère autrement. Il y a bien sûr des moments de colère verbalisés et joués, mais il y a aussi cette colère chorégraphiée.

Eric : On n'avait pas envie d'un film clinique, comme il en existe sur ce type de sujet, et de mettre en scène une vie terrifiante et pesante comme une chape de plomb. On voulait garder une forme de poésie et d'humour, avec de vraies bouffées d'oxygène. Et la danse amenait ça. Grâce

notamment à l'introduction des comédies musicales, on sortait de moments pénibles et on respirait !

D'ailleurs, malgré le traumatisme de la protagoniste, le film est profondément solaire.

Andréa : Si on ne voulait pas raconter une trajectoire purement tragique, c'est parce qu'elle ne se résume pas qu'à cela ! On peut avoir été violée, perdu son humanité, chuté, remonté la pente et chuté encore plus bas, mais il n'y a pas de vie qui soit purement sombre et dramatique. Il y a aussi des moments d'apaisement et de respiration. On tenait à mettre cette dimension en images et à montrer comment Odette s'accroche à la lumière jusqu'au moment où elle s'apaise. Il fallait tirer de cette expérience traumatique et de cette amnésie traumatique des moments de vie. Et il était important de donner de l'espoir à des victimes en leur montrant qu'on peut s'en sortir, et qu'on a les armes au fond de soi. Car il faut marcher la tête haute en se disant qu'on n'est pas responsable : l'adulte agresseur est le responsable.

Eric : Le film s'est transformé au fil de l'écriture. Au tout début, on était davantage dans une optique proche d'un documentaire à la Depardon. Mais au fur et à mesure du développement, sous l'influence de nos personnalités, le projet a évolué en un récit plus solaire, avec une vraie envie de s'en sortir pour la protagoniste.

Andréa : Même la lumière qu'on a choisie, comme l'étalonnage et la musique, sont des éléments qui nous tirent vers la lumière. On voulait aborder cette histoire sous l'angle de la vie.

Le rapport d'Odette à sa mère est au cœur du film et de sa souffrance.

Andréa : Le personnage de la mère est dans le déni. C'est à 90% le cas des familles de victimes de pédocriminels. Car les gens n'ont pas envie de parler de ça. Du coup, l'enfant violé devient l'adulte à problèmes, l'adulte dépressif, l'adulte assisté, et ce n'est la faute de personne si ce n'est la victime elle-même. Soit les familles réagissent en disant «allez, ce n'est pas si grave», soit en disant «ça n'est jamais arrivé et ma fille ou mon fils est une menteuse ou un menteur». La mère choisit de dire qu'Odette a menti et qu'elle invente toute cette histoire pour lui faire du mal.

Eric : Si la mère est dans le déni, le père s'aveugle lui aussi. Par exemple, dans la scène au bord de la piscine, lorsqu'un copain le met en garde, il ne veut rien voir. Car pour lui, c'est tellement fou, tellement improbable, qu'il se

dit «ça ne peut pas arriver à ma gamine».

Andréa : On voulait mettre en scène tous ces petits signaux envoyés par l'enfant. Comme, par exemple, lorsqu'elle refuse de partir en weekend à la montagne avec Migué, l'ami de ses parents. Pour autant, les parents d'Odette ne manquent pas d'amour pour leur fille. Ils l'accompagnent dans son projet et lui témoignent de la considération. En réalité, la mère ne sait pas aimer : elle aime, mais en s'y prenant mal. C'est en cela qu'on n'a pas écrit un personnage à charge : c'est le constat de la majorité des familles confrontées à ce type de drame. On ne sait pas ce qu'a vécu cette mère mais elle n'a pas eu une construction facile, et à côté de ce qu'a vécu sa fille, il lui semble que sa douleur est beaucoup plus dure.

Eric : Elle dit à Odette en substance, «certes, tu as sans doute vécu des choses difficiles mais tu as pu t'épanouir alors que moi, je ne m'en suis jamais sortie».

Andréa : Quand une victime a le courage de prendre la parole, certains le vivent mal car peut-être que ce courage, ils ne l'ont pas eu.

Odette s'invente une autre famille, entre Manu, Lenny et ses amis de la danse.

Andréa : On se crée une famille quand on se sent délaissé.

Eric : C'est une famille réelle ou pas car, au fond, Nouriev fait aussi partie de sa famille !

Andréa : Pour moi, la famille va au-delà des liens du sang. J'ai moi-même plein d'amies femmes qui sont comme des sœurs et d'amis hommes qui sont comme des frères. On peut se créer une famille autrement et on l'évoque dans le film. Odette se tourne ainsi vers la lumière de Lenny, qui est sa bouée de sauvetage et qui lui tient la main. C'est le seul personnage masculin interventionniste et il apporte à Odette un soutien extraordinaire.

À quel moment du projet la question de l'incarnation s'est-elle posée ?

Andréa : Karin Viard était une évidence, parce que c'est une actrice phénomenale, et qu'elle a une vraie ressemblance physique avec moi. Elle a un registre de jeu très large et elle est capable de passer de la colère à la douceur en deux secondes. C'était un rêve d'avoir une séquence en tête-à-tête avec elle, sur le perron du commissariat, et d'admirer son professionnalisme.

Eric : Elle sait aussi amener de l'humour sur des choses infimes, comme dans la scène du restaurant.

Andréa : Pour le père, on voulait quelqu'un de terrien, ancré dans le sol, et de doux. Cet homme se bat pour exister, pour subvenir aux besoins de sa famille. Il fait tout

pour arrondir les angles, car il veut juste vivre en paix et dans la sérénité.

Eric : On voulait un père qui, malgré son évidente force physique, ne réussit pas à régler le problème. On le constate quand Odette fantasme que son père expose la gueule de Miguié. Clovis Cornillac possède ce mélange de force et de douceur qu'on recherchait.

Andréa : Les parents d'Odette bossent tout le temps : ils sont totalement investis dans leur travail et occupés à faire vivre leur famille, à avoir une jolie maison, et à payer les études de danse de leur fille. Parfois, on est trop fatigué, et trop englué dans les problèmes du quotidien, pour voir ce qui se passe dans son propre foyer.

Eric : On voulait parler d'une famille de la classe moyenne pour que tout le monde puisse s'y retrouver.

Andréa : Pour Miguié, on était heureux d'engager Pierre Deladonchamps car on voulait quelqu'un qui se démarque de l'image du pédro-criminel. Miguié a réussi sur un plan social et professionnel, il est marié à une femme très belle et a des enfants magnifiques. Il est lumineux et intelligent, et du coup, son obsession ne vient pas d'une misère sociale, affective ou sexuelle.

Eric : On voulait un gendre idéal et d'ailleurs la mère d'Odette pourrait être séduite par lui : il pourrait être un homme à femmes.

Vous campez Odette à différents âges, de l'adolescence à l'âge adulte, sans que ce soit jamais perturbant.

Andréa : On ne donne pas d'indication sur l'âge précis des personnages, que ce soit Odette ou Manu, et on n'a pas cherché à grimer les acteurs. En ce qui me concerne, il était évident que j'allais camper le personnage, de l'adolescence à l'âge adulte, parce qu'on savait qu'on allait filmer Odette en train de danser. On aurait pu faire appel à une comédienne de cinéma plus confirmée, mais cela aurait été compliqué car ma danse a une véritable identité qui correspond au personnage.

Sur le plan de la mise en scène, comment vous êtes-vous réparti les rôles ?

Andréa : On a énormément travaillé en amont à quatre mains.

Eric : Pour chaque scène, on a conçu un story-board et réfléchi aux différents mouvements de caméra qu'on transmettait à notre 1er assistant. Pour les scènes avec la psy, on filmait en caméra fixe, pour les souvenirs, caméra

à l'épaule avec des maladresses délibérées, et pour les séquences de danse et la boîte noire, en Steadycam.

Comment avez-vous travaillé la direction d'acteur ?

Andréa : Là encore, on s'est réparti le travail : je me suis surtout attachée à Pierre Deladonchamps et Eric à Karin Viard.

Eric : L'avantage du travail à deux réalisateurs, c'est qu'on pouvait pratiquer le «good cop, bad cop» ! Du coup, on pouvait insister sur certains points et faire des remarques aux acteurs en disant les choses différemment... et en évitant les conflits.

Andréa : On a beaucoup parlé avec nos acteurs en amont, on a organisé des lectures, et on s'est éloigné du scénario pour envisager la psychologie de chaque personnage. On savait ce qu'on voulait pour la «couleur» de chaque personnage.

Eric : Il y a aussi une part d'improvisation. On savait ce qu'on voulait en termes d'axes de caméra mais cela n'empêchait pas le débordement.

Andréa : Il y avait un scénario très écrit, mais on encourageait les comédiens à «salir» ce texte et à être très libres en jouant avec les situations. Par exemple, quand Odette révèle ce qui lui est arrivé à ses parents, tout n'était pas écrit. On voulait créer des «accidents» et les acteurs ont apprécié qu'on leur fasse confiance. Du coup, on a souvent filmé en plans-séquences de deux à trois minutes et on disait à Pierre Aim, notre chef-opérateur, qu'on plongeait les acteurs dans un contexte théâtral : on les laissait jouer la scène, du début à la fin, sans les interrompre pour qu'ils évoluent dans la situation et qu'ils laissent l'émotion s'exprimer.

Eric : On avait élaboré nos plans dès les repérages.

Andréa : Et si le décor qu'on avait retenu risquait de poser problème, on changeait de lieu. On avait fait des repérages sur les lieux de tournage et on se posait la question de l'adéquation du décor à la situation chaque soir pour les scènes du lendemain. Du coup on était toujours prêts.

Eric : Comme dans TOTO LE HÉROS où on voit bien que l'image est truquée, on voulait de la magie enfantine. Car les souvenirs d'Odette se sont parfois imprimés dans ses fantasmes : on souhaitait en garder les maladresses et accepter qu'on puisse «voir les coutures». On voulait assumer le côté enfantin, ludique et poétique de ces scènes fantasmagiques.

Quelles étaient vos intentions pour la musique ?

Andréa : On voulait une dimension urbaine, avec des percussions et le côté binaire du hip-hop. Notre compositeur Clément Ducol a apporté cet univers avec ses percussions tribales. C'est un percussionniste de formation, ce qui nous plaisait puisqu'on voulait garder ce côté brut dans la musique.

Eric : Il a amené une vraie douceur malgré les percussions qui se mêlent au violoncelle et aux voix. Il nous a apporté une dimension tour à tour poétique et brute. C'est une partition qui s'accorde bien aux musiques préexistantes.

Andréa : Pour autant, ce n'est pas un film très «musical» et on ne voulait pas souligner l'émotion de manière trop appuyée. Il a composé de petites nappes musicales mais sa proposition est assez pure. Ensuite, concernant les musiques in, comme on passe des années 90 à 2015, on parcourt plusieurs registres, du classique au hip-hop. C'est la trajectoire d'Odette !

Pensez-vous qu'un film comme celui-ci puisse faire changer les lignes ?

Andréa : On n'a pas la prétention de penser qu'un film puisse faire bouger les choses. Mais un outil artistique comme le cinéma peut toucher un large public.

On est un peu résignés sur un plan politique. Marlène Schiappa se démène mais elle doit affronter le puissant lobby des magistrats qui se satisfont du statu quo. Étant donné qu'ils ont allongé le délai de prescription, ils renvoient les affaires de pédo-criminalité en correctionnelle alors qu'un viol est un crime qui devrait être jugé en Cour d'Assises. Beaucoup de gens se protègent et protègent leurs amis, issus de la libération sexuelle des années 70.

On est des milliers de victimes à parler de la toxicité des relations sexuelles qui ont lieu pendant l'enfance. Aujourd'hui, si Odette prenait la main de Miguié, on pourrait dire qu'elle est consentante ! On arguerait du fait qu'elle «n'a rien dit», qu'elle «ne s'est pas débattue» et qu'elle a «suivi l'adulte». Il faut lutter pour montrer aux magistrats qu'on est en vigilance et qu'on est des milliers à témoigner de cette toxicité. Tout l'argumentaire sur le consentement d'enfants de moins de 13 ans est hallucinant. On sait que certains magistrats ont conscience de l'état de sidération des enfants, mais pas d'autres. Et ce type d'agressions sexuelles crée des désordres psychologiques souvent irréparables.

Eric : Un film comme celui-là peut faire bouger les lignes sur un plan sociétal car il peut lancer la discussion avec nos

enfants et permettre de nommer les choses.

Andréa : On souhaiterait contribuer à faire exploser les tabous et réduire les agressions. Il faut que les agresseurs se sentent en danger, et que les familles réagissent. On ne peut plus déceimment laisser un membre de la famille agir alors que tout le monde sait ce qui se passe et se tait. Il faut qu'ils sachent qu'ils n'ont plus le droit de détourner le regard. 154 000 enfants sont violés chaque année en France. C'est un fléau terrible et favorisé avec la complicité de chacun. Il faut se rebeller contre l'inaction de la Justice et il faut qu'entre citoyens on en parle et qu'on agisse.

ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS KRAUS ET DENIS PINEAU-VALENCIENNE

Comment s'est passée la rencontre avec le projet ?

François : En juillet 2015, je me baladais au festival d'Avignon en touriste éclairé, en amateur de théâtre et surtout à l'affût de pièces à adapter. Et un jour où j'étais seul avec mon fils, j'ai débarqué dans une petite salle d'à peine 80 personnes, sans savoir ce que j'allais voir. Il me semblait qu'on allait assister à un énième one man show réputé pour être formidable. A la fin du spectacle, nous étions debout mon fils et moi, en standing ovation et en larmes, comme quasiment tous les autres spectateurs. C'était comme une évidence : j'ai immédiatement pensé qu'il y avait urgence à faire de cette pièce un film. Je voyais alors un film sur ce sujet avec cette narration libérée de toute logique qui alterne flash-backs et thérapie, ce ton à la fois bouleversant, brut, sincère et drôle, et enfin avec cette femme, Andréa Bescond qui pouvait à la fois en être la réalisatrice et l'actrice.

J'ai donc appelé son agent, et j'ai rencontré Éric Métayer et Andréa à Avignon. Sur place, je leur ai annoncé que j'étais partant pour un projet de long métrage et je leur ai demandé qu'ils écrivent le scénario, qu'Andréa joue dedans et qu'ils le réalisent ensemble.

Qu'est-ce qui vous a tellement touché ?

François : En réalité, ce sentiment d'urgence est né de mon coup de foudre absolu pour ce spectacle et cela s'est donc joué sur une totale empathie avec le sujet et le traitement. Et comme vous, je me suis demandé pourquoi j'avais été aussi ému. Avant tout, parce qu'à mon avis, on se projette tous en tant qu'enfant avec nos souffrances passées, quelles qu'elles soient, et également en tant que proche, parent, grand frère d'une victime potentielle. Car le spectacle nous alerte et nous dit également que les pédophiles ne sont pas forcément des affreux jojos avec

imperméable et bonbons à la sortie des classes, il nous dit : «les bourreaux sont parmi les proches, dans les familles».

Par la suite la pièce s'est jouée à Paris.

François : Ce qui est formidable, c'est qu'après avoir vu le spectacle à deux avec Denis – qui m'a rejoint en urgence à Avignon ! – le spectacle s'est joué au Petit Montparnasse, et à chaque représentation, le public finissait en larmes avec une standing ovation. Ensuite, il s'est monté au Théâtre Antoine et au Châtelet, à chaque fois, les spectateurs vibraient avec la même empathie. Ce genre d'évidence n'arrive pas très souvent et, en tant que producteurs, on sentait les spectateurs totalement conquis. Évidemment, le cinéma nous semblait la continuité logique, même si on savait que le film prendrait des risques et se détacherait un peu de la pièce.

Vous n'avez pas été effrayés de confier la réalisation et l'interprétation à Andréa et Éric ?

François : Andréa ne vient pas du cinéma et Éric vient du théâtre et de l'improvisation, mais cette prise de risque avait un sens. Il n'y avait qu'eux pour mener à bien et sincèrement le projet d'adaptation au cinéma. Il fallait les impliquer totalement. Nous tenions à ce qu'Andréa incarne le premier rôle même si elle est inconnue en tant que comédienne. Par ailleurs, il y avait aussi un risque lié à la narration et au fait que ce soit un premier film. Enfin, en 2015, LES CHATOUILLES n'était pas le succès ni le phénomène qu'il est devenu par la suite avec le Molière du Meilleur Seul en Scène, etc....

Denis : Cette prise de risque s'inscrit dans la logique de plusieurs développements qu'on a menés, avec des premiers films issus du parcours personnel de leurs auteurs, comme QU'ALLAH BÉNISSE LA FRANCE d'Abd Al Malik ou PARDONNEZ-MOI de Maïwenn. Cette nouvelle production

appartient à ce registre d'autofiction cinéma qu'on aime beaucoup – avec une expression très intime qui trouve sa force dans ce qu'elle a de cathartique.

Comment avez-vous accompagné ce projet sur le plan artistique ?

François : Dans ce genre de processus créatif, il faut encadrer l'écriture tout en laissant les auteurs adapter et écrire. C'est à eux de faire le travail de coupe même si de temps en temps on les aide de quelques consultations amicales. On a surtout amené un dernier acte avec le personnage de Lenny, campé par Grégory Montel, qui est une création scénaristique qui n'était pas dans le spectacle.

Denis : On a respecté les allers-retours entre la thérapie et les flashbacks. On voulait que le film soit aussi atypique dans la narration que la pièce pour mêler grâce, poésie, humour et danse. Sans éviter les périodes d'hypersexualité, de drogue et de perte, ou la violence propre au sujet. On souhaitait que le parcours raconte une résilience qui traverse malgré tout des excès en tout genre. Odette est sauvée par le procès, l'amour et la libération de la parole.

Comment avez-vous procédé pour fédérer vos partenaires artistiques et financiers autour de ce projet ?

François : Rapidement, on s'est dit qu'il fallait entourer Andréa d'acteurs confirmés et ce qui était formidable dans ce casting, c'est qu'il fallait juste envoyer les acteurs au spectacle pour obtenir leur totale adhésion. Tous nos comédiens sont allés voir la pièce et ont eu naturellement envie de participer au film.

Denis : Comme on l'avait fait avec les acteurs, on a demandé à tous nos partenaires financiers de voir le spectacle. Et en toute fin de développement, on a envoyé le scénario qui a bouleversé tout autant nos partenaires qui avaient vu le spectacle et les rares qui n'avaient pas pu s'y rendre.

François : On s'est rendu compte qu'en France, alors que c'est un sujet dont on parle beaucoup, il y a peu de films qui l'abordent. Les références sont davantage anglo-saxonnes ou nordiques. Comme FESTEN par exemple. Pourtant, c'est un sujet fort qui peut nous concerner tous.

Qu'avez-vous pensé des choix et des parti-pris de l'adaptation ?

Denis : Ce qui est frappant, c'est le sentiment du cousinage avec l'œuvre d'origine. Les éléments nouveaux

se mêlent aux éléments originels dans un développement naturel. On ne distingue plus entre ce qui vient du spectacle et ce qui est propre au scénario. Il nous est arrivé d'aller voir le spectacle après avoir lu le scénario et de s'étonner de ne pas y retrouver des éléments du script. Il y a une vraie fidélité et en même temps beaucoup d'éléments nouveaux que seul le cinéma pouvait autoriser.

Étiez-vous certains qu'il fallait une coréalisation à ce projet ?

Denis : C'était l'un des gros paris. Nous avons eu un tandem qui a toujours fonctionné avec une harmonie rare. Andréa et Éric n'ont jamais exprimé de désaccord face à nous et il y avait un respect de la parole de l'autre à la fois étonnant et rassurant. Nous n'avons jamais été témoins du moindre signe pouvant dénoter une mésentente. La place d'Éric n'est pas facile car ce n'est pas son histoire. Pour autant, il a été très habile en se mettant au service du film et en étant moteur du processus créatif à l'égal d'Andréa.

François : On a essayé de les entourer au mieux. On connaît bien les difficultés liées aux premiers films puisqu'on en a produit pas mal : 14 sur 27 au total. En tant que producteurs, on a cherché des chefs de poste confirmés et qui avaient déjà travaillé avec nous.

Parlez-moi du casting.

François : Karin Viard a vu le spectacle deux fois, et on en était très fiers. C'était une très bonne ambassadrice du projet, elle en parle très bien. Et on la connaît bien car on a tourné deux films avec elle, dont un premier long métrage LE RÔLE DE SA VIE, et plus tard LE BAL DES ACTRICES de Maiwenn. On était ravis de tourner un troisième film avec elle.

Quant à Clovis Cornillac, on a déjà tourné trois films avec lui et on voulait un acteur solide physiquement qui incarne un vrai « père ». Pour le personnage de Miguié, Éric et Andréa nous ont dit qu'ils voulaient un grand acteur et un « beau gosse » : on a alors pensé à Pierre Deladonchamps. Là aussi, on les a envoyés voir le spectacle avant de leur faire lire le scénario.

Denis : C'était une chose de vouloir un garçon comme lui et c'en était une autre qu'il l'accepte. On lui doit une fière chandelle car tous les acteurs ne sont pas prêts à se projeter dans un rôle pareil.

Le film a-t-il été difficile à monter ?

François : Le film a le soutien de France 2, Canal Plus,

Orange Studio et UGC. En revanche, nous n'avons eu ni l'Avance sur recettes, ni d'aide régionale. Les partenaires sont allés vite sur des montants raisonnables.

Denis : C'est un tel pari sur la réalisation que tout le monde s'est engagé avec prudence. Les deux réalisateurs n'avaient pas de court métrage à leur actif.

Quelle est votre ambition avec la sortie du film ?

François : J'aimerais qu'il puisse déclencher des libérations de parole de victimes, des témoignages dans les familles ou devant les tribunaux. À la fin du film, on est ému et libéré avec le personnage d'Odette. Même si on partage sa souffrance, au bout du compte, on a vécu cette libération et cette reconstruction avec elle. On aspire au bien-être et au bonheur avec elle. Les larmes des spectateurs à l'issue du film sont les mêmes que celles des spectateurs du spectacle original : ce sont des larmes d'empathie, d'émotion et de libération qui viennent de loin. C'est la beauté de notre métier.

ENTRETIEN AVEC KARIN VIARD

Comment êtes-vous arrivée sur ce projet ?

Au départ, mon agent m'a appelée pour m'inciter fortement à aller voir un spectacle sur scène, sachant qu'une adaptation pour le cinéma se préparait. J'ai accepté parce que je suis toujours très curieuse de nature : j'ai trouvé que le point de vue d'Andréa Bescond et Eric Métayer était totalement bouleversant et qu'il y avait une forme pour raconter ce sujet, sans l'édulcorer, qui correspondait complètement à ma propre vision. J'ai donc été excessivement touchée par ce seule-en-scène. J'y ai ensuite emmené mes filles et elles m'en reparlent encore aujourd'hui !

Qu'avez-vous pensé du scénario ?

Avant de lire le script, je m'étais dit qu'il allait être très difficile d'adapter ce spectacle pour le cinéma. Car ce qui fonctionnait très bien, c'étaient tous ces allers retours entre les différentes temporalités et le fait qu'à partir d'un épisode traumatique, Andréa fasse ressurgir le passé. Finalement, quand j'ai lu le scénario, j'ai compris qu'Eric et Andréa avaient opéré les mêmes sauts dans le temps et qu'ils fonctionnaient à merveille – qu'ils étaient évidents. Surtout, ils ont su éviter une forme de réalisme à tout crin qu'ils ont réussi à transcender par l'imaginaire.

La mère que vous incarnez donne le sentiment qu'elle est la seule à avoir vraiment souffert. Comme si elle refusait le droit à sa fille de souffrir...

Absolument. C'est une femme pleine de regrets et d'amertume qui porte une humanité qu'on n'a pas envie de regarder. Et en découvrant ce personnage indéfendable, je me suis dit que je la connaissais et que c'est justement ce qui m'intéressait dans ce rôle complexe. Car malheureusement, on est entourés de gens qui s'enferment dans leur souffrance et qui se persuadent que personne ne peut les comprendre. Au lieu de s'ouvrir aux autres et de partager leur souffrance, ils sont aigris et convaincus que

rien de bien ne peut leur arriver. Cette mère a un terrible manque d'empathie pour les autres, si bien qu'on ne peut éprouver d'empathie pour elle...

Pire encore : elle a une peur épouvantable du qu'en-dira-t-on. Et quand cette appréhension prend toute la place de l'amour et de la capacité à tendre la main, c'est affreux ! C'est terriblement petit-bourgeois et c'est que je déteste le plus chez elle !

Pensez-vous qu'elle soit dans le déni ?

Elle tient debout paradoxalement parce qu'elle est verrouillée de l'intérieur. Si on devait lui enlever cette raideur et cette fermeture aux autres, je pense qu'elle pourrait s'écrouler. Car toute sa vie repose sur des convictions et des idées reçues. Je pense qu'en effet, elle ne peut pas changer car cela remettrait en question toute sa construction. Et elle est d'autant plus détestable qu'elle se sent victime.

Quels sont ses rapports avec son mari ?

Comme souvent avec les couples, on se demande comment il fait pour rester avec elle ! Mais je pense qu'il doit y trouver son compte : il a toute la capacité à jouer le gentil puisqu'il a une partenaire qui assume très bien le rôle de la méchante. J'imagine aussi qu'il est un peu timoré et que sa femme, qui a une grosse capacité de travail, tente de le pousser en avant. Elle va même jusqu'à le tyranniser et à afficher un mépris à son égard difficilement supportable, mais dont il s'accommode pour une raison que j'ignore. Ce sont sans doute des reconnaissances un peu étranges et un peu inconscientes entre conjoints, des endroits où on se retrouve, où on s'arrange, et où on trouve son compte. Cet homme a peut-être été sauveur ou pas été capable de l'être dans le passé, et du coup, il cherche à «sauver» sa femme en étant un bon père et un bon mari. C'est un sentiment très narcissisant.

Elle accepte tout de même de venir voir la psy

de sa fille.

Très sincèrement, elle n'y vient que parce qu'elle est à Paris et qu'elle tient à ce que la psy entende un autre point de vue que celui de sa fille, d'autant plus qu'on lui reproche sans cesse de ne pas s'occuper d'elle. Elle pense qu'elle pourra sans doute faire bouger la thérapeute sur ses lignes : elle va dire sa vérité et la psy sera bien obligée de reconnaître qu'elle s'est trompée et qu'il existe un autre point de vue qui donne raison à la mère. Elle se dit que c'est trop facile de s'en prendre tout le temps plein la gueule sans pouvoir répondre !

Avez-vous cherché à lui trouver des circonstances atténuantes ?

De tous les personnages difficiles à défendre que j'aie interprétés, c'est de loin le plus compliqué. Parce qu'il me renvoie à mes propres convictions maternelles et que je n'arrive ni à le comprendre, ni à le justifier. Mais je ne porte jamais de regard moral sur mes rôles : j'aime jouer des personnages qui me sont étrangers. Du coup, je n'ai pas cherché à la défendre ou à la rendre aimable, mais simplement à rendre possible et évident un comportement qui me semble inconcevable et indéfendable. Car je la comprends intellectuellement mais pas intimement. Je ne comprends pas qu'on ne puisse pas prendre sa fille dans ses bras et lui demander pardon.

Parlez-moi de vos rapports avec Andréa comme partenaire de jeu et comme réalisatrice.

Il y a quelque chose chez elle que j'aime infiniment car c'est quelqu'un d'extrêmement droit sans être rigide. Je crois d'ailleurs que c'est un sentiment réciproque et qu'on s'est reconnues l'une l'autre, sans pouvoir précisément dire pourquoi. C'est très intime et ça n'a à voir avec aucun discours. C'est comme un dénominateur commun. Elle a une façon d'être dans l'existence dans laquelle je me retrouve. Et c'est sans doute quelque chose que je pourrais m'attribuer : elle ne se complaît pas dans la minauderie et la facilité. Je suis plus dans la séduction, parce que je suis actrice, mais c'est au fond une sorte de pierre brute, même si elle est moins brutale que moi, qui s'est fabriquée toute seule. On a pris des appuis et on a poussé comme de la mauvaise herbe. Et je crois qu'on se reconnaît là-dessus.

Comment se partagent-ils les rôles avec Eric ?

Je connaissais Eric car j'avais tourné avec lui au début de ma carrière. Il était déjà très drôle et il n'a aucune

rouerie, aucune espèce de prêt-à-penser. Je crois qu'avec Andréa ils se sont rencontrés autour de blessures et qu'ils se font énormément de bien. Ils dégagent une humanité extraordinaire.

Andréa savait très bien ce qu'elle voulait, de manière viscérale, et Eric nous aidait à décrypter certaines situations qui pouvaient nous sembler plus complexes.

C'est la première fois que vous toumez avec Clovis Cornillac.

Oui, on s'était seulement croisés. C'est un garçon adorable et toujours au service du film. Il est serein et il n'a pas d'égo, et il n'est que dans le travail et la bienveillance. C'est un partenaire extrêmement agréable.

Qu'avez-vous pensé du film finalisé ?

J'ai été happée par le film et j'ai tout particulièrement adoré les scènes de danse. Car l'expression d'Andréa, c'est avant tout le corps. Et je trouve que cela existe de manière magistrale dans le film : je n'ai jamais éprouvé autant d'émotion en voyant des gens danser. On sent que tous ces danseurs ont vécu des choses aussi graves et violentes qu'Andréa pour danser comme ça. C'est totalement bouleversant.

ENTRETIEN AVEC CLOVIS CORNILLAC

Comment avez-vous découvert le spectacle des «Chatouilles» ?

La première personne à m'en avoir parlé, c'est ma femme Lilou qui avait été bouleversée et qui m'a encouragé à le voir. Malheureusement, par manque de temps, je n'y suis pas allé en me disant que c'était un spectacle formidable parmi d'autres que je ratais...

Et puis, près d'un an plus tard, le producteur François Kraus, avec qui j'ai déjà tourné trois films, m'a appelé pour me demander d'aller voir... LES CHATOUILLES ! C'était la deuxième fois que j'en entendais parler. Comme je lui ai fait la même réponse qu'à Lilou, il a insisté en m'expliquant que les auteurs de la pièce allaient en faire un film et qu'Andréa Bescond souhaiterait que je joue son père ! Il restait deux représentations au Châtelet et je me suis débrouillé pour y assister : Lilou était ravie ! Et comme tous les spectateurs des «CHATOUILLES», j'ai vécu un moment très particulier – un vrai moment de théâtre.

Vous avez ensuite rencontré Andréa et Eric ?

Oui, je les ai retrouvés dans les loges, d'abord pour les féliciter avec une totale sincérité. Andréa m'a dit qu'elle était très émue que je sois venu et qu'elle rêverait que j'interprète son père dans le film. J'étais très touché mais je leur ai expliqué que je voulais me consacrer de plus en plus à la réalisation et que j'avais très peu de temps libre pour faire l'acteur. Ils m'ont répondu qu'ils s'organiseront en fonction de mes disponibilités. C'est exactement ce qui s'est passé puisqu'on a tourné quand j'étais en montage de BELLE ET SÉBASTIEN et que c'est donc devenu jouable pour moi. De toute façon, je me suis rendu compte que je ne pouvais pas dire non à ce projet-là : il y avait une sorte d'appel évident, tout avait du sens et semblait cohérent. Il n'y avait pas lieu de se poser de question.

Qu'avez-vous pensé du scénario ?

J'avais un peu d'appréhension parce que je me demandais si on pouvait faire un film d'un tel spectacle :

peut-on écrire un scénario à partir d'un seul-en-scène d'une justesse, d'une drôlerie et d'une force aussi incroyables ? Ne risquait-on pas de perdre ce qui était fascinant dans le spectacle ? Et j'ai été agréablement surpris : il y avait des rôles très dessinés et j'y ai retrouvé de situations que j'avais ressenties dans la pièce. Du coup, je me suis dit qu'entre les images, un montage déstructuré, l'humour, et l'émotion, il y avait là une ambition à la hauteur de ce que j'avais vu dans le spectacle.

Le père que vous incarnez semble passif à côté de sa femme...

Le moins qu'on puisse dire, c'est que ce n'est pas lui qui porte la culotte dans le couple : c'est plutôt un homme soumis qu'un tyran ! Il est en même temps touchant car on voit bien que c'est un gentil. Mais je n'ai pas le sentiment qu'il soit lâche : il n'a tout simplement pas du tout le caractère pour être face à une femme comme celle qu'incarne Karin Viard. On a tous connu des couples comme ça, où l'un des deux partenaires est un peu éteint parce qu'il n'a pas envie de conflit. Et pourtant, ils restent ensemble.

Ce qui m'a le plus frappé, c'est qu'il n'y a jamais de moment d'affection dans ce couple : il n'y a pas une scène où ils sont dans les bras l'un de l'autre. Ça dit quelque chose de leur parcours et de leur «arrangement» de couple.

N'a-t-il jamais de doutes ?

Je l'ai toujours joué comme ça : comme un type aveugle. C'est d'ailleurs ce qui me terrorise car on s'aperçoit qu'une telle tragédie peut se dérouler sous son propre toit.

En en parlant avec Andréa et Eric, j'ai compris que c'était de ça qu'il était question. Il n'a jamais perçu ce qui s'est passé. D'où la scène de la piscine où il est forcément agacé par celui qui tente de l'alerter : il ne flippe pas pour sa fille car il n'a pas envie de la surprotéger en la mettant sous cloche et qu'une quelconque

attirance sexuelle pour un enfant lui est totalement inconcevable. Du coup, il est profondément abattu quand il apprend ce qui s'est passé. Et sa réaction est parfaitement cohérente avec ce qu'il est.

Pensez-vous qu'il soit dans une forme de compromission avec sa femme pour avoir la paix ?

Il est dans une forme d'abandon : il n'a pas envie de se compliquer davantage la vie. Sa brasserie représente énormément de boulot et il voit bien que sa femme n'est jamais satisfaite de ce qu'elle a. Elle lui crie dessus, mais elle s'accommode de leur situation. Quant à lui, il fait partie de ces hommes capables de vivre malheureux en couple tant qu'ils sont en couple. Il y a donc comme un accord tacite entre eux.

Sa femme est dans une forme extrême de déni.

Elle est enfermée dans sa propre logique et elle est en effet dans un déni tel qu'elle n'acceptera jamais d'entendre la vérité. C'est totalement délirant. Et ce qui me choque le plus chez elle, c'est qu'elle reste dans ce déni après avoir découvert les faits pour sauver la face.

Le plus bouleversant chez Odette, c'est sa capacité à se résigner qu'elle ne convaincra jamais sa mère. Elle a vécu l'horreur absolue, et l'une des personnes les plus proches d'elle a nié cette réalité. Passer outre une telle violence, et faire le deuil de la compassion de sa propre mère, c'est terrible. C'est en cela qu'Odette est formidable : elle est animée d'une force de vie extraordinaire.

Parlez-moi du tournage et de la direction d'acteur d'Andréa et d'Eric.

Très sincèrement, c'était un tournage très doux, très chaleureux, avec deux personnes enthousiastes à faire leur film. Je pense que si j'avais joué une partition qui ne correspondait pas à ce qu'ils souhaitaient, ils me l'auraient dit. Mais on était en phase et je ne me suis pas senti perdu. Andréa et Eric étaient ensemble pour nous diriger. Sans prétention et avec un vrai point de vue. C'est ce qui fait que leur film est une œuvre de cinéma : ils avaient des envies et ils les ont concrétisées en termes de filmage, d'image et de montage. Ils avaient la volonté d'éviter le pathos et d'être ludique dans leurs enchaînements grâce à ces séquences désarticulées. Je crois que c'est très lié à la danse : il y a un désir de rythme et de flow dans leur cinéma. Et c'est

cohérent avec eux et avec leur projet.

Vous avez découvert Karin Viard sur un plateau.

On s'est tout de suite renvoyé la balle. En termes d'images masculine et féminine, on peut facilement jouer des gens ordinaires, et comme on a une image populaire, c'était très juste de nous avoir choisis pour ces rôles-là. C'est d'ailleurs dommage qu'on n'ait pas plus tôt tourné ensemble car on fonctionne bien tous les deux. En tant que réalisateur, je nous réunirais bien à l'avenir...

Comment se sont passés vos rapports avec Cyrille Mairesse qui joue Odette enfant ?

Elle est d'une grande douceur. Avec les enfants, il faut essayer d'établir un rapport de travail. J'essaie juste de les rassurer pour qu'au moment de la prise, il y ait un plaisir de jeu. Mais je tâche de ne pas trop être le «bon copain» en dehors du plateau pour qu'on puisse rester dans un rapport professionnel sur le tournage. À mon sens, les enfants sont intelligents et ils savent distinguer entre le moment où on est dans la détente et le moment où on est dans le travail.

Pensez-vous qu'un film comme celui-là puisse faire bouger les lignes ?

Au-delà de sa sélection cannoise, je pense qu'il s'agit d'un film populaire, dans le plus beau sens du terme. Si LES CHATOUILLES rencontre le public, il peut se passer quelque chose de fort. Car ce que j'aime dans ce film, c'est qu'il ose aborder un sujet délicat sans être accusateur ni moralisateur, et sans misérabilisme. Il peut provoquer une prise de conscience, permettant de se rendre compte qu'il faut accorder des durées de prescriptions différentes en fonction de la nature des crimes.

ENTRETIEN AVEC PIERRE DELADONCHAMPS

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans le projet ?

En découvrant LES CHATOUILLES au Châtelet, je savais déjà que ce sujet allait donner lieu à un film nécessaire. J'ai retrouvé dans le scénario l'ADN du spectacle et l'ouverture pour permettre de faire exister chaque personnage, étant donné que dans la pièce, Andréa les incarne tous. Il fallait donner une identité aussi bien aux parents qu'à Gilbert, à son meilleur ami Manu et à son petit ami Lenny. J'ai trouvé que le tour de force du scénario, qui s'est révélé réussi dans le film, ce sont les flashbacks entre l'enfance et l'âge adulte d'Odette : dans plusieurs plans, on est perpétuellement dans l'enfance, à travers les yeux d'une adulte. C'est bouleversant.

Vous n'avez pas été rebuté par le personnage de Miguié ?

Oui et non. Être acteur, c'est accepter d'interpréter des rôles pour lesquels on n'a pas forcément d'empathie. Mais Andréa et Eric sont venus me chercher parce qu'ils voulaient donner à Gilbert un aspect humain et pas caricatural de ce qu'on peut avoir comme fantasme du pédophile-type, libidineux, pervers, dont on devine les intentions à 20 km. Si on pense ça encore aujourd'hui, c'est ce qui nous empêche de voir ce qui se passe autour de nous : il n'y a pas de profil-type. J'ai compris la démarche d'Andréa et Eric et eu d'autant plus envie de faire le film qu'il s'aventure sur un territoire que je n'avais pas encore exploré dans d'autres rôles. C'était donc difficile, mais c'était aussi un cadeau. Car j'ai considéré que je le faisais aussi dans un but politique : ce film est plus qu'important – il est nécessaire. Partant de là, en tant qu'individu, et par extension en tant qu'acteur, j'étais honoré de faire partie de ce projet.

Comment s'approprier un tel prédateur ?

Ça n'a pas toujours été facile mais j'ai essayé de le jouer sans distance, en me disant que tout ce que je faisais était parfaitement normal. Si j'avais interprété Gilbert en le jugeant, j'aurais été caricatural. C'est important de ne pas juger son

personnage, quoi qu'on en pense, et de ne surtout pas se mettre à intellectualiser les choses. J'ai essayé de tout faire avec cœur. Parfois, quand on disait «coupez», j'étais gêné d'avoir fait ce que je venais de faire, voire dégoûté, mais surtout pas pendant la prise.

Avez-vous cherché à lui imaginer un passé ?

Sans doute dans la deuxième partie du film, où Gilbert est plus âgé et doit affronter ceux qu'il a fait souffrir. Car il fallait qu'il prenne conscience, face au tribunal et à ce que lui renvoie ses victimes, que ses actes étaient graves. Pour moi, Gilbert s'est toujours placé au niveau de l'âge de la victime, mais il n'a eu aucun discernement sur le fait que ce que lui voulait n'était pas ce qu'elles voulaient. Il n'a pas eu le comportement qu'un adulte est censé avoir vis-à-vis d'un enfant, autrement dit décider pour lui ce qui est bon ou pas. À mes yeux, Gilbert n'a pas été en mesure d'assumer cette responsabilité et il a été dans le déni de la morale.

Parlez-moi des scènes avec Cyrille Mairesse, qui campe Odette enfant.

Toutes les scènes sensibles ont été faites sans Cyrille, mais avec une doublure pour les contrechamps. Mais les scènes où elle était présente étaient teintées de sa part de beaucoup d'innocence et de spontanéité : c'est une gamine très douce avec qui tout s'est bien passé. Elle était consciente de ce que racontait le film et elle savait que c'était important d'en parler pour éviter que de tels phénomènes se reproduisent. Elle savait aussi à son niveau que c'était une forme d'acte politique.

Et puis, ses parents et une équipe de psychologues l'ont énormément entourée. Rien ne s'est fait de manière désinvolte.

Quelle a été la séquence la plus dure à tourner ?

La scène qui m'a le plus marqué est celle dans le chalet où Gilbert vient rejoindre Odette en pleine nuit devant ses

propres enfants. C'était très difficile à faire en tant qu'individu. Mais la plus éprouvante en tant qu'acteur est celle du procès, où il fallait donner à Gilbert le poids des années et montrer qu'il se débat avec sa propre conscience. Car il est bien évidemment là en tant qu'accusé, même si lui se sent victime d'un phénomène qui l'a dépassé – et c'est ce que voulaient Andréa et Eric. Il est à ce moment-là dans un manque total de lucidité. En termes de travail d'acteur, c'est ce qui me paraissait le plus casse-gueule, et important à incarner, avec une forme de vérité.

Sa confrontation à sa sœur est terrible.

C'est le moment où j'ai éprouvé le plus de détestation pour cet homme. Sa sœur met des mots crus et violents sur le fait qu'il lui a tout volé et qu'il l'a salie : à cause de lui, elle n'a jamais connu de vie sentimentale. C'est l'inverse du parcours d'Odette qui, elle, a réussi à se tourner vers la lumière et s'est faite le porte-voix des victimes passées et de celles qu'on pourra éviter à l'avenir.

Gilbert est l'un des plus proches amis du père de la petite Odette.

Ce personnage qu'incarne Clovis est aveuglé par le fait que Gilbert a tout réussi : il présente bien, il a de l'argent, il est sympa, il trompe son monde. Du coup, ce père qui le voyait venir boire son café tous les matins à sa brasserie et qui lui faisait totalement confiance se sent trahi. Andréa et Eric m'ont raconté que, dans la très grande majorité des cas, le pédo-criminel se trouve dans l'entourage immédiat de la victime. La plupart du temps, c'est un oncle, un père ou un ami de la famille. C'est ce qui explique que, parfois, on est aveuglé car on n'imagine jamais qu'on puisse être aussi proche humainement de quelqu'un qui agit dans l'ombre de manière aussi monstrueuse. Généralement, l'être humain n'imagine jamais le pire dans son entourage immédiat : il essaie toujours d'éloigner le plus de lui les crimes, les délits sexuels, la maladie. C'est ce qui fait qu'on peut passer à côté de choses graves qui se passent sous notre nez.

On en vient alors à oublier les victimes.

Le pire en effet, c'est quand l'entourage est au courant mais estime qu'il ne faut pas parler pour éviter un bouleversement : on ne pense plus à ce qui serait bon pour que la victime se reconstruise, mais à ce qui est bon pour la famille pour ne pas créer de séisme. Je crois que peu importe ce qui peut se passer autour : il faut toujours agir pour la victime en premier

lieu. Le reste, il faut faire avec. Il ne faut jamais sous-estimer le traumatisme de la victime et l'importance de pouvoir le partager, le verbaliser, s'en saisir et agir à partir de là. Je pense que la victime, elle aussi, se déleste d'un poids à ne pas garder ça que pour elle.

Comment Andréa et Eric dirigent-ils leurs comédiens ?

C'était la première fois que je tournais avec deux coréalisateurs. C'était bien équilibré : j'ai trouvé chez chacun d'eux des clés dans des domaines différents. Évidemment, pour toutes les scènes avec Odette, je me tournais plus spontanément vers Andréa qui savait comment Gilbert devait être dépeint et se comporter. En revanche, je consultais Eric pour les relations de Gilbert avec les autres personnages. Ils m'ont impressionné tous les deux : c'était un premier film et je les voyais très concentrés, inventifs. Ils ont insufflé sur le plateau une ambiance qui nous éloignait de toute caricature. On n'était pas obligé d'être dans une forme de gravité parce qu'on abordait un sujet grave. C'était l'écueil à éviter et ils l'ont fait avec brio.

